

# LES TROIS ESSAIS ET LA SIGNIFICATION DE L'INFANTILE EN PSYCHANALYSE<sup>1</sup>

Dominique Scarfone

En quoi les *Trois essais sur la théorie sexuelle* sont-ils encore pertinents en psychanalyse aujourd’hui? La réponse que j’essaierai d’étayer dans ce qui suit est qu’ils ont introduit une manière de voir vraiment nouvelle au sujet de la sexualité humaine; une conception dont on a généralement tendance à occulter la nouveauté et au sujet de laquelle il nous faut constamment reprendre le travail d’ouverture inauguré par Freud. Travail d’ouverture qui n’est autre qu’un travail d’analyse, puisque Freud n’a en fin de compte rien fait d’autre qu’appliquer à la sexualité la méthode qu’il venait d’inventer à propos du rêve. Il n’a, en définitive, rien fait d’autre que décomposer la sexualité humaine en ses formes plus élémentaires. Cette réduction méthodologique ne le conduisit cependant pas à réduire la sexualité elle-même à quelque chose d’autre, bien au contraire, elle servit à élargir le domaine de la sexualité — une extension tout à fait spécifique à la psychanalyse.

Freud avait plusieurs raisons de procéder à cette analyse de la sexualité, la première étant son abandon, huit années auparavant, de la théorie de la séduction qui lui avait servi de modèle étiologique de l’hystérie. Un second motif fut la fin de son amitié avec Wilhelm Fliess. La publication en 1900 de *L’interprétation du rêve* aurait dû, selon ce que nous apprend la correspondance de Freud à Fliess, être suivie de la parution de sa contrepartie biologique, écrite de la main de l’ami berlinois. Au lieu de quoi, l’amitié entre les deux hommes s’étiola pour finalement se clore en 1904. Les *Trois essais* parurent un an après cette rupture dramatique et peuvent être vus comme l’effort par Freud de produire le complément attendu à *L’interprétation du rêve*. D’une certaine façon les *Trois essais* semblent à la recherche de la source de motivation biologique, corporelle derrière les mécanismes psychologiques identifiés lors de l’étude du rêve et des névroses, maintenant qu’il avait répudié, du moins en apparence, le moteur

---

<sup>1</sup> Version française, légèrement remaniée, d’un article paru en anglais sous le titre « The Three Essays and the meaning of the infantile sexual in psychoanalysis », *The Psychoanalytic Quarterly*, 2014, Vol. LXXXIII, Number 2, p. 327-344.

qu'était la séduction. Celle-ci avait été gardée comme dans les limbes, aucune autre théorie n'étant venue y suppléer, alors même que le fantasme est censé avoir pris la place des faits de séduction. En fait, même si le fantasme est en effet devenu une pièce majeure, il restait encore à lui trouver un *primum movens*.

Les *Trois essais* se présentent donc à la fois comme la marque officielle de l'abandon de la théorie de la séduction de 1896 et comme la nouvelle théorisation de ce qui met l'appareil psychique en mouvement. Ce moteur reçoit ici le nom de *libido* dont Freud dit qu'elle est à la sexualité ce que la faim est à la pulsion de nutrition. Avec ce concept arrive aussi la notion que la sexualité infantile n'est plus quelque chose d'étranger introduit de force, par la séduction perverse de la part de l'adulte (ou d'un autre enfant lui-même victime d'un adulte). Elle surgit désormais de l'intérieur, tout au plus éveillée par une séductrice involontaire: la mère qui excite le corps de son enfant lorsqu'elle lui dispense les soins les plus ordinaires. Non que la séduction perverse soit disparue, mais elle n'est plus pour Freud qu'une péripétie psycho-pathologique et non la source originale de la sexualité infantile.

Il faut cependant noter que les *Trois essais* sont plus et autre chose qu'un simple substitut à la théorie de la séduction. Puisque celle-ci persiste dans un nouveau cadre théorique et que des actes de séduction perverse sont toujours reconnus par Freud dans leurs conséquences pathogènes, ce qui est vraiment nouveau dans le livre de 1905 c'est que Freud tourne son attention vers les perversions elles-mêmes. Il n'en propose pas une étude détaillée, mais les isole, pour ainsi dire, en déconstruisant la sexualité en ses composantes discrètes et inconscientes. La névrose devient ainsi le négatif de la perversion. Les *Trois essais* ne sont ni un traité de sexologie, ni une étude psycho-pathologique des perversions, mais le résultat d'une recherche strictement psychanalytique comme Freud s'en explique lui-même dans une préface :

« Les *Trois essais sur la théorie sexuelle* ne peuvent rien contenir d'autre que ce que la psychanalyse oblige à admettre ou permet de confirmer. Aussi est-il exclu qu'ils se laissent jamais élargir en une "théorie sexuelle", et compréhensible qu'ils ne prennent aucunement position sur nombre de problèmes importants de la vie sexuelle. » ( *O.c.* p. 63-64.)

On peut dire que la psychanalyse de la sexualité permet à Freud d'extraire l'élément sexuel général, incarné dans les pulsions et jouant un rôle central dans la psyché. Mais cela est encore insuffisant. En effet, le sexuel en général est décomposé par Freud en ses composantes prégénitales qui, lorsqu'elles

s'attardent, contribuent à former les perversions. Mais la psychanalyse découvre aussi que la persistance des motions prégnitales se vérifie en fait dans la sexualité adulte ordinaire et que la névrose est affaire de refoulement des facteurs prégnitaux « pervers ». Ainsi, non seulement le sexuel est central, mais il a une composante perverse qui lui est inhérente.

Freud commence ses *Trois essais* par l'étude des « aberrations sexuelles », c'est-à-dire par les pratiques considérées comme des déviations par rapport à une norme qui serait idéalement incarnée dans l'union génitale hétérosexuelle. Sous cette apparente normativité se profile pourtant une approche tout à fait originale: au lieu de séparer nettement les dites aberrations de la sexualité normale, Freud décrit plutôt une continuité entre elles que ce soit à propos de l'homosexualité (qualifiée par lui non de perversion, mais d'*inversion*) ou à propos des perversions. À l'encontre des tenants de la théorie de la dégénérescence, Freud montre que toutes les tendances se trouvent en fait représentées, ne serait-ce qu'à l'état embryonnaire, dans la sexualité normale. Comme il le fait partout ailleurs dans son œuvre, Freud se sert des formes pathologiques ou aberrantes comme autant de verres grossissants pour l'étude des processus psychiques ordinaires.

La conséquence est plus importante qu'il n'y paraît à première vue. En effet si les formes perverses se retrouvent à la source non seulement des névroses, mais de la sexualité en général, alors la norme par rapport à laquelle les aberrations sont censées dévier disparaît du paysage. Or, cela est beaucoup plus scandaleux — aujourd'hui pas moins qu'hier — que la notion de sexualité infantile, par exemple. En fait, lorsque Freud fait de la sexualité infantile le thème de son deuxième chapitre des *Trois essais*, ce n'est pas pour simplement affirmer l'existence d'une sexualité chez les enfants, ni même pour réaffirmer le rôle central du « facteur sexuel » dans la causation des névroses. Plus important et plus scandaleux est le fait que Freud étend la notion de sexualité en considérant sexuelles des activités chez les enfants (l'activité orale, par exemple) dans lesquelles on avait tendance à ne rien voir de tel. Cette extension lui permettait aussi de faire le lien entre le sexuel infantile et les perversions adultes.

Il ya plus. En niant que les « invertis » ou les « pervers » soient des dégénérés, en affirmant au contraire qu'on trouve des aberrations sexuelles même chez les plus grandes figures de notre civilisation, les *Trois essais* laissent entrevoir la présence généralisée du facteur infantile et potentiellement pervers dans les activités humaines de toute nature. Le sexuel infantile n'est pas seulement source

de pathologie, il est aussi un facteur contributif, voire décisif, des acquis les plus élevés de la culture, obtenus à travers ce qui sera plus tard appelé sublimation. Freud se trouve ainsi à bouleverser le paysage moral et intellectuel de l'époque.

### Perversion ou polymorphisme ?

L'évanouissement de la norme est implicite dans le fait que Freud signale combien la sexualité adulte repose en fait sur une armature d'excitations prégénitales où entrent en jeu, ne serait-ce que minimalement, des composantes orales, anales, voyeuristes, exhibitionnistes, fétichistes et sadomasochistes dans les plaisirs préliminaires des partenaires sexuels les plus ordinaires. L'enfant lui-même est dit « pervers polymorphe », un qualificatif qui inspire encore des nos jours des réactions indignées chez ceux qui ne comprennent pas que le mot-clé dans cette expression est « polymorphe » et non « pervers ». En effet, le polymorphisme de l'enfant le place tout à fait à l'opposé de la perversion avérée, puisque la « vraie » perversion, loin d'être polymorphe, repose au contraire sur une fixation rigide à un scénario prégénital répétitif.

On peut même avancer que « polymorphisme » est le mot-clé des *Trois essais* dans leur ensemble. Citons, par exemple, ce passage assez étonnant:

« Nous sommes maintenant en mesure de décider que quelque chose d'inné se trouve effectivement à la base des perversions, mais quelque chose qui est *inné à tous les êtres humains*, qui, en tant que prédisposition, peut osciller dans son intensité et qui attend que les influences de la vie le fassent ressortir. » (*Op. Cit.* P. 105, italiques dans l'original.)

En d'autres mots, les humains sont prédisposés biologiquement mais répondent néanmoins à des facteurs dans leur environnement qui modulent l'expérience vécue. Voilà, en passant, un exemple de série complémentaire dont Freud fait un usage constant, bien que pas toujours de façon explicite, dans ses conceptions étiologiques, évitant ainsi la logique du ou bien/ou bien dans la mise à contribution des facteurs endogènes et exogènes. Dans les *Trois essais*, Freud invoque clairement la relation complémentaire de la disposition innée avec l'intervention de l'autre. Une lecture attentive révèle ainsi que sur la question de l'enfant pervers polymorphe la position de Freud est loin d'être aussi simpliste qu'on a été porté à le croire :

« Il est instructif de constater que l'enfant, *sous l'influence de la séduction*, peut devenir pervers polymorphe, pouvant être dévoyé vers tous les outrepassements possibles. Cela montre que, dans sa prédisposition, il en apporte avec lui l'habitude [...] » (*Op. Cit.*, p. 127, italiques ajoutés.)

L'ajout des italiques sert à signaler que la théorie de la séduction était encore présente dans la pensée de Freud, mais aussi qu'elle s'insérait dans une dynamique plus complexe que nous pourrions résumer ainsi: « Les êtres humains sont biologiquement prédisposés à être influencés par des facteurs culturels! » Cette idée aurait été considérée contradictoire il y a quelques décennies à peine, c'est-à-dire au temps où l'on avait une conception rigide de la prédisposition génétique et où on taxait allègrement Freud de « lamarckisme » quand il affirmait que quelque chose de l'expérience vécue peut se transmettre à la génération suivante. Aujourd'hui, la pensée de Freud semble converger au contraire avec les conceptions biologiques les plus modernes, comme l'épigénétique. (Voir, par exemple, Jablonka & Lamb, 2005.)

Ce dont les vues les plus modernes ne peuvent pas rendre compte, toutefois, c'est de comment la séduction peut rendre l'enfant pervers polymorphe, et de pourquoi l'élément intrinsèquement pervers peut plus tard entraîner des formations psycho-pathologiques. Une réponse à cette question a déjà été offerte par Ferenczi lorsqu'il a proposé que, dans la séduction perverse, l'enfant et l'adulte ne parlaient pas le même langage (Ferenczi, 1932). Mais dans cet article d'une grande portée clinique et théorique, Ferenczi ne semble pas se poser la question de ce qui dans l'adulte parle « la langue de la passion » vis à vis de l'enfant qui, lui, parle la « langue de la tendresse ». Ferenczi se contente d'invoquer, chez l'adulte, la psychopathologie ou l'intoxication, sans poser *en termes psychanalytiques* ce qui œuvre dans la psyché de ce même adulte pour en faire un séducteur pervers.

Si nous reprenons la réflexion là où Ferenczi l'a laissée, nous sommes ramenés à l'idée d'une certaine distorsion devant s'être produite dans l'enfance de l'adulte séducteur, et pour cela nous ne pouvons qu'invoquer la prédominance des composantes pré-génitales ayant échappé au refoulement ou à la sublimation, faute de quoi il ne nous resterait que le constat d'une psychopathologie inexpliquée, ou d'une « intoxication », mais sans expliquer pourquoi la substance toxique aurait conduit à la prédation sexuelle. Par ailleurs, faute d'invoquer la pulsion pré-génitale et le manque de refoulement ou de répression, nous serions ramenés à la notion pré-freudienne de

dégénérescence. S'impose donc l'idée que la seule position psychanalytique possible consiste à prendre acte de la théorie freudienne exposée dans les *Trois essais* et résumée ci-dessus et à considérer que, de manière générale, c'est le facteur sexuel infantile dans l'adulte qui le conduit à perpétrer une séduction abusive sur l'enfant. Bien entendu, chaque cas devrait être étudié en détail pour comprendre en quoi ce facteur infantile a échappé au destin ordinaire de son intégration, pour une part, dans une sexualité adulte en tant que « plaisir préliminaire » et, d'autre part, à sa sublimation.

Quels que soient les facteurs propres à une histoire de cas donnée, il est légitime de poser que le sexuel infantile opère dans ce que j'ai pu appeler un *chiasme ferenczien* (Scarfone, 2000): *l'enfant* est traumatisé de par l'effet de *l'infantile* dans l'adulte. Cet infantile se révèle donc comme la part du sexuel qui se transmet entre des individus de deux générations différentes sans jamais parvenir à une quelque maturation. (*Ibid.*) Cette « transcendance » de l'infantile suppose une façon de considérer le sexuel qui est très spécifiquement psychanalytique, comme je vais tenter de l'expliquer.

### **Qu'est-ce qui est *infantile* dans la sexualité infantile?**

Dans le second chapitre des *Trois essais* Freud voit chez les personnes qui se prostituent la même « prédisposition polymorphe, donc *infantile* » (Freud, 1905, p. 127, italiques ajoutés). Notons l'équivalence entre polymorphe et infantile, ce qui nous induit à examiner d'un peu plus près le sens du terme « infantile » en psychanalyse. En fait, affirmer l'existence d'une sexualité infantile n'était pas tout à fait une révélation dans la Vienne de Freud si cela voulait simplement dire que chez les enfants également on retrouve des activités de nature sexuelle. Les parents et éducateurs étaient bien au fait de la chose, à en juger par toutes les préceptes médicales ou morales contre la masturbation enfantine par exemple. Ce qui allait plus à contre-courant était d'avancer la notion d'une sexualité « *infantile* » qui ne désigne pas l'âge du sujet, mais la *sorte* de sexualité.

Une note méthodologique est nécessaire ici pour souligner que comme dans tous les autres domaines, les concepts psychanalytiques ne découlent pas *directement* de l'observation empirique. Ils ont, bien entendu, leur racine dans les faits observés, mais sont construits de manière à tenir compte du caractère spécifique de la discipline concernée. Dans le cas de la psychanalyse, les concepts dérivés de l'expérience analytique doivent nécessairement tenir compte

de la « force d'attraction » exercée par la chose inconsciente (Pontalis, 1990). Il en va ainsi, par exemple, du concept de libido introduit dans le premier des *Trois essais*, où Freud en fait d'abord l'équivalent, dans le domaine sexuel, de la faim dans le domaine de la nutrition. En fait, on voit rapidement ce parallèle s'estomper lorsqu'il appert que la faim est un processus auto-régulé dès lors que le sujet s'alimente (processus homéostatique), mais que la libido agit de manière très différente, au point que faim et libido finissent par avoir très peu de points communs. Alors que la faim pousse à la recherche de la nourriture apaisante, la libido ne connaît pas cette sorte d'apaisement: comme peut le constater toute mère qui allaite, il y a plutôt une tendance à rechercher toujours plus l'excitation. Freud a même posé, dans un texte de 1912, qu'il semble y avoir dans la pulsion sexuelle elle-même quelque chose de défavorable à la satisfaction complète (Freud, 1912, p. 139).

La même logique s'applique au concept d'objet. Alors que dans le domaine de l'auto-conservation, l'objet se conçoit naturellement comme ce qui apporte la satisfaction spécifique du besoin (la nourriture dans le cas de la faim), dans le domaine sexuel l'objet dérive de plus en plus loin d'un rapport spécifique: tout, à la limite, peut être objet sexuel: une autre personne, le corps propre, une partie du corps, un fétiche, un objet fantasmé etc. (Voir Laplanche, 1970).

Si nous nous tournons maintenant vers le concept d'infantile, nous pouvons le voir dériver de semblable façon. Commençons par analyser le mot lui-même d'un point de vue étymologique. Nous sommes frappés que le mot, évidemment dérivé du latin *infans* (« celui qui ne parle pas encore »), a quelque chose en commun avec un sujet qui a passablement occupé Freud dans sa période pré-psychanalytique: les aphasies (Freud, 1891, *O.C.* I, p. 177-283). Il se trouve en effet que l'*in-fantia* latine est l'équivalent exact de l'*a-phasia* grecque. Mais il y a plus dans cela qu'une simple coïncidence linguistique.

Mise à part l'ironie de voir Freud quitter les aphasies neurologiques pour se tourner vers leur version psychologique, il y a dans cet aspect linguistique de quoi nous faire définir l'infantile de manière plus précisément psychanalytique. L'étymologie attire notre attention sur le fait que le sexuel infantile est justement *a-phasique* dans le sens où il concerne un mouvement pulsionnel qui échappe au langage, qui ne peut être mis en mots et qui, pour cette raison, ne peut être intégré dans la partie consciente ou pré-consciente du sujet. Pour cette même raison, il échappe aussi à la maîtrise. L'infantile n'est donc pas un thème parmi d'autres; il fait partie de la fibre même de l'inconscient dans le sens où ce dernier

est précisément ce qui n'a pu se transcrire dans la structure langagière, comme le suggère d'ailleurs implicitement Freud dans sa fameuse lettre à W. Fliess du 6 décembre 1896 (anciennement connue sous le sigle « lettre 52 »).

Comme on sait, la psychanalyse est une « talking cure » à plus d'un titre. Non seulement elle se pratique par un échange verbal, mais les mots sont aussi ce qui, s'ajoutant à du matériel inconscient, donnent à ce dernier les qualités nécessaires pour le rendre utilisable conscientement. Dans cette optique, l'*infantile* peut aussi servir à désigner l'inconscient en tant que système, c'est-à-dire ce qui ne peut devenir conscient tant qu'on n'a pas trouvé « les mots pour le dire », comme le propose le titre du récit de Marie Cardinal.

On pourrait objecter ici que, à suivre cette idée, tout ce qui n'a pas encore été mis en mots devrait être considéré infantile; à l'inverse, selon la logique employée jusqu'ici, tout ce qui est infantile devrait aussi être inconscient. Évidemment, ce n'est pas ce que nous proposons, aussi devrons-nous maintenant indiquer en quoi le sexuel infantile est *intrinsèquement* aphasique, et donc en quoi il est spécifiquement un sexuel inconscient. Ce qui nous fera voir une dérive supplémentaire du terme.

Commençons par rappeler que le terme « infantile » peut être utilisé pour désigner banalement ce qui appartient à l'enfance, une étape dans le processus de croissance et de maturation de l'organisme et même de la sexualité, la puberté marquant en cela une grande progression de l'état infantile à l'état adulte. C'est d'ailleurs ce qui occupera Freud dans le troisième des *Trois essais*. Mais comme l' attestent tant l'observation de la sexualité adulte que notre expérience analytique de la persistance d'un sexuel infantile dans l'adulte, nous sommes conduits à distinguer entre une *sexualité* infantile engagée dans un processus de maturation — où les intérêts sexuels de l'enfant évoluent vers ceux de l'adulte — et un *sexuel* infantile qui n'évolue pas, qui persiste comme noyau inconscient de la sexualité adulte elle-même (c'est, si l'on veut, le sexuel « transcendant » dont je parlais plus haut).

Jean Imbeault a pu identifier dans la pensée de Freud ces deux sortes d'infantile, qu'il a appelés « petit » et « grand » infantile respectivement (Imbeault, 2000). Alors que le « petit infantile » correspond à la sexualité infantile observable et qui évoluera vers une organisation adulte, le « grand infantile » résiste à toute maturation, il est « le contraire d'un être pour l'avenir » (p. 31), se constituant par conséquent comme noyau d'une éventuelle pathologie. Cette pathologie se conçoit dès lors comme une résistance opposée

au devenir, à la maturation, là où la maturité indiquerait la capacité de faire face à l'impact sexuel de l'autre.

Le « grand infantile » n'est pas directement observable; il doit être « extrait » par le travail d'analyse (Imbeault, p. 29), à partir d'un certain nombre d'impressions cliniques, comme Freud l'a extrait, par exemple, de la toux de Dora (Freud, 1905b). Ce grand infantile peut donc ne pas apparaître immédiatement comme sexuel, ni même comme infantile, si par ce dernier terme nous entendons « ce qui relève de l'enfance ». Le concept psychanalytique, partant de l'observation empirique de la sexualité des enfants, se construit donc par une suite de dérivations et transferts vers un tout autre domaine de significations. C'est en dérivant ainsi qu'il devient un concept fondamental de la psychanalyse dont nous devons maintenant légitimer le statut.

### **Le caractère toujours déjà dévié du sexuel en psychanalyse**

À travers ce qui précède, nous sommes conduits à poser que la part de sexuel infantile qui n'est pas destinée à atteindre une maturité adulte est précisément le sexuel « pervers » dont la névrose, selon Freud, est le négatif. On peut aussi imaginer que c'est à ce sexuel que pensait Freud quand il posait que les symptômes sont l'activité sexuelle des névrosés. Car il ne nous vient pas facilement, sauf peut-être après une longue pratique analytique, de voir dans un symptôme une activité sexuelle. On imagine par ailleurs aisément combien une proposition de ce genre peut susciter de scepticisme chez des cliniciens qui constatent que leurs patients névrosés sont capables de relations sexuelles et atteignent facilement l'orgasme, semblant ainsi contredire totalement la thèse de Freud. Mais il n'y a aucune contradiction si nous distinguons nettement entre la *sexualité* en tant qu'ensemble de comportements et le *sexuel infantile* conçu comme la part de la pulsion sexuelle qui résiste à la maturation. Tenant à l'esprit cette différence, on conçoit sans peine que des patients névrosés soient capables d'un comportement sexuel ordinaire. Ce que l'expérience clinique montre, toutefois, c'est que la sexualité manifeste peut être elle-même perturbée à divers degrés par un conflit éveillé par l'irruption de la composante infantile refoulée faisant retour. Le prégenital n'est dans ce cas pas intégré en tant que plaisir préliminaire (*Vorlust*) mais peut perturber la fonction sexuelle de la même manière qu'il perturbe toute autre fonction. Autrement dit, il y a du sexuel infantile (le « grand infantile » selon l'expression d'Imbeault) dans la sexualité et ses troubles, mais pas plus et pas moins qu'il peut y en avoir dans l'alimentation et ses troubles.

La non-intégration du sexuel infantile se comprend facilement à partir de la théorie de la séduction généralisée développée par Jean Laplanche. En effet, alors que Freud avait renoncé à sa première théorie de la séduction puis inséré la séduction involontaire, et à ce titre plutôt anecdotique, comme « révélateur » de la prédisposition polymorphe dans les *Trois essais*, Laplanche procède à un remaniement beaucoup plus radical. Il ne propose ni un retour à la première théorie de Freud<sup>2</sup>, ni un simple recadrage de la séduction dans le cadre d'une prédisposition innée. Il propose au contraire une version généralisée, universelle, de la séduction comme se produisant inévitablement au sein de la « situation anthropologique fondamentale » dans laquelle se retrouve tout nouveau-né, tout *infans*. Cette situation se caractérise par une dissymétrie radicale entre adulte et enfant alors même que Laplanche admet sans peine la réciprocité adulte-enfant dans pour ce qui est de la relation d'attachement. En effet, alors que la relation d'attachement appartient au domaine de l'éthologie, et vaut autant chez les humains que les mammifères en général, la situation anthropologique fondamentale révèle une particularité de l'espèce humaine qui est l'émission de messages d'attachement « compromis » ou, si l'on préfère, « contaminés » par le sexuel inconscient de l'adulte. Ces messages compromis ne rencontrant pas de répondant sexuel du côté de l'enfant, ils ne peuvent que donner lieu à un échec partiel de la traduction que celui-ci s'emploie nécessairement à faire. Cet échec constitue le refoulement original, la scission primordiale de l'appareil psychique en une part traduite, vouée à la différenciation et à la maturation, et une part non-traduisible qui reste refoulée comme source pulsionnelle, comme inconscient. On retrouve ainsi le modèle traductif du refoulement formulé par Freud dans la lettre à Fliess déjà citée. On retrouve aussi la scission entre « petit » et « grand » infantile dégagée par Imbeault.

Notons que dans la théorie de la séduction généralisée, la séduction est inévitable et que dans sa version normale elle n'éveille pas un sexuel qui serait déjà-là, mais *implante* le sexuel « dans le derme psycho-biologique » de l'*infans*. La théorie inclut aussi une version violente de la séduction, que Laplanche nomme *intromission* pour bien la distinguer de l'implantation. Laplanche se trouve ainsi à formuler une théorie qui finit par situer dans un cadre plus large les deux versions freudiennes de la séduction: la séduction perverse de la première théorie se retrouve dans l'*intromission*, la séduction involontaire ou « accidentelle » de la part d'une mère par ailleurs bien intentionnée n'étant

---

<sup>2</sup> Théorie qui rappelons-le supposait une séduction perverse à la source des psychonévroses (hystérie et névrose obsessionnelle).

qu'une péripétie visible de la séduction originale, généralisée, incontournable. Elle englobe aussi les vues de Ferenczi en ce que c'est une séduction qui résulte de la dissymétrie fondamentale entre l'adulte doté d'un sexuel inconscient, s'exprimant parfois dans la « langue de la passion », et un *infans* qui, à l'origine, ne « parle » que la langue « tendre » de l'attachement.

On conçoit dès lors aisément que, résultant d'un échec de traduction des messages énigmatiques, ou compromis par le sexuel refoulé de l'adulte, le refoulé original de l'*infans* correspond exactement au sexuel infantile qui vient s'implanter ainsi. Dans ce sens, on peut dire que le sexuel infantile est toujours-déjà une déviation, qu'il n'y a pas de situation de pur attachement, la contamination étant toujours de la partie.

### **Le sexuel en psychanalyse**

Alors que dans le premier des *Trois essais* Freud procède à un démantèlement de l'idée d'une normalité sexuelle qui serait exempte de composantes déviantes, le troisième essai semble, comme l'a souligné Laplanche, réintroduire une certaine normativité lorsqu'il traite des changements qu'apporte la puberté. On a l'impression que Freud conçoit alors une sorte de processus dominant qui doit, à terme, conduire à la primauté du génital. Mais on pourrait penser que ce retour apparent à la normativité est d'une certaine façon inévitable: la description théorique épouse la forme du développement de la chose elle-même. De même que le sexuel inconscient se trouve refoulé et l'ensemble stabilisé après la puberté, de même le texte de Freud, après la décomposition analytique de la sexualité se referme sous l'effet du travail unificateur d'Éros. C'est d'ailleurs le même phénomène d'ouverture/re-fermeture que celui qui se passe dans une séance d'analyse : il y a un moment pour dé-tisser et un moment où les processus synthétiques du moi reprennent le dessus. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'en refermant les *Trois essais*, on se retrouve comme au sortir d'une séance d'analyse particulièrement féconde : même si on a recomposé ce que l'analyse avait déconstruit, il reste que la reconstitution ne reproduit pas le *statu quo ante*. Un changement désormais irréversible s'est produit dans notre conception de la sexualité humaine. Une lecture intégrale et attentive entraîne une compréhension nouvelle à propos de ce que nous rencontrons dans notre pratique clinique.

La lecture que j'ai brièvement proposé ici affirme que le sexuel infantile est un concept fondamental et spécifique de la psychanalyse. Notre discipline a souvent été accusée de pansexualisme, c'est-à-dire de tout expliquer par le facteur sexuel. Une critique venue non seulement de l'extérieur, d'ailleurs. Mais j'aimerais expliquer ici en quoi cette critique me semble se méprendre sur la nature du sexuel en psychanalyse.

En effet, la critique ne serait selon moi valable que s'il s'agissait de ramener, voire de réduire à du sexuel, tout ce qui est non-sexuel. Or il me semble que c'est exactement contre cela que cette lecture des *Trois essais* nous invite à nous dresser. Nous avons assisté, dans les deux premiers essais, à une extension et à une généralisation de la sexualité humaine, mais que résulte-t-il de cette extension? À mon avis, elle ne nous autorise nullement à affirmer bêtement que tout est mû par le sexuel (comme on dit, tout aussi sommairement, que c'est l'argent qui mène le monde). Le sexuel en psychanalyse n'est pas quelque chose qui entre en compétition avec d'autres éléments ou facteurs non-sexuels pour expliquer la conduite humaine. Il faut insister que si le sexuel est intimement intriqué avec tout ce qui est humain, c'est sans s'y substituer. Laplanche a fait remarquer que l'accusation de « pansexualisme » est valable et qu'on peut plaider coupable à la seule condition d'entendre par là non que tout est sexuel, mais qu'il y a *du* sexuel dans tout. Freud, en effet, n'a pas affirmé que tout est sexuel; il s'est contenté, dans ces *Trois essais*, de constater que le sexuel est à entendre dans un sens beaucoup plus large, et Laplanche permet de constater que Freud a parfaitement raison de poser le sexuel comme inséparable du refoulé.

Mais ces vues entraînent au moins une autre conséquence: c'est que dans la pratique analytique, il ne s'agit pas tant de chercher une *signification sexuelle* à toutes les productions psychiques des analysants que de comprendre comment le sujet s'arrange avec le sexuel infantile. S'il est juste de dire non que tout ce qui est humain est sexuel mais que tout est porteur d'un facteur, d'un pli, d'un revers sexuel, alors la particularité de la psychanalyse est de fournir un cadre au sein duquel ce facteur sexuel est dégagé de sa gangue d'auto-conservation afin de le faire travailler au service de la déconstruction. Nous ne travaillons donc pas tant en vue de *découvrir* des significations sexuelles — même si cela se produit à l'occasion — qu'à mettre en évidence par quelle équation personnelle l'analysant a cherché à résoudre le problème que lui a posé l'impact sexuel de l'autre. Imbeault décrit ainsi le problème de Dora comme ayant consisté à avoir opéré « un virage psychique devant l'exigence inhérente à l'amour sexuel adulte, une

volte-face qui réorientait la vie sexuelle dans l'infantile, ce qui est une autre façon, indique Freud, de comprendre le refoulement » (Imbeault, *o.c.* p. 30)

Si nous restons encore un moment avec Imbeault sur l'exemple de Dora, ce fut sans doute un grand progrès pour la connaissance de la névrose lorsque Freud a réussi à comprendre le sens inconscient de la toux de Dora, ou de son insertion rythmique du doigt dans sa petite bourse. Cela a permis en effet de vérifier le rôle central du sexuel dans la névrose et donc dans l'inconscient. Mais on peut dire que ce n'était là qu'une étape préliminaire. Le problème crucial dans cette analyse, que Freud n'a pas saisi sur le coup, était la position et l'attitude qu'avait adoptées Dora en réponse aux questions sexuelles auxquelles elle avait été confrontée dans son enfance comme dans son adolescence — position et attitude que Dora a reproduites dans le transfert mais dont Freud ne s'est aperçu que trop tard.

Nous en sommes toujours là aujourd'hui: nous avons hérité de Freud la connaissance de la significativité du transfert et n'avons plus autant besoin (du moins, pas toujours) d'être convaincus du sens sexuel des symptômes, de la signification sexuelle des rêves ou des lapsus. Notre tâche est désormais de nous appuyer sur ce savoir afin d'aider nos patients à s'apercevoir des *réponses* qu'ils ont tenté d'apporter à l'éénigme sexuelle de l'autre et à comprendre comment ces réponses les ont conduits à des impasses qu'il leur revient de lever avec l'aide du travail analytique. En décomposant ces équations personnelles, le travail d'analyse permet d'éventuelles recompositions, reconfigurations, tout particulièrement à travers l'expérience vécue du transfert.

Beaucoup d'encre ou de salive sont dépensées à discuter si ceci ou cela a, ou non, une signification sexuelle, et c'est maintenant devenu un dogme que les « nouvelles pathologies » auraient peu à voir avec les complexes sexuels identifiés par Freud. Au vu de ce que j'ai présenté ci-dessus, il me semble que ces débats sont vains parce que les questions sont mal posées. Découvrir que tel ou tel symptôme a une signification sexuelle ne produit pas d'effet notable dans le progrès de l'analyse. Cependant, c'est bien contre l'impact du sexuel que le patient met des efforts à se défendre. Le malaise dans lequel il est plongé résulte de ses efforts pour se débrouiller avec cet impact, qui peut être à des degrés divers violent et même destructeur. Il n'y a donc, dans ce sens, aucune raison de chercher à distinguer des pathologies liées à des problématiques sexuelles et d'autres qui ne le seraient pas. Le « sens sexuel » que l'on peut pressentir ou

découvrir dans les productions psychiques du patient ne sont pas des dimensions banalement sexuelles, mais résultent du travail, de la poussée du sexuel infantile et de la « réponse » élaborée par le sujet au cours de toute une vie sous forme des diverses « théories » que, dès l'enfance, le sujet s'est mis à construire pour tout simplement donner du sens à l'étranger au dehors et à l'étranger du dedans.

## RÉFÉRENCES

- Ferenczi, S. (1932). Confusion de langues entre les adultes et l'enfant. *Oeuvres*, vol. IV.
- Freud, S. (1895). Projet d'une psychologie, in *Lettres de S. Freud à W. Fliess*, Paris, PUF, 2006.
- (1900). *L'interprétation du rêve*, *Oeuvres complètes*, vol. IV.
- (1905a). *Trois essais sur la théorie sexuelle*, O.C. vol. VI.
- (1905b). Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora). O.C. vol. VI.
- (1912). Du rabaissement le plus général de la vie amoureuse. O.C. vol. XI.
- Imbeault, J. (2000). Petit et grand infantile. In *Le fait de l'analyse*, 8:23-43.
- Jablonka, E. & Lamb, M. J. (2005). Evolution in Four Dimensions. Cambridge, MA: MIT Press.
- Laplanche, J. (1970a). *Vie et mort en psychanalyse*. Paris: Flammarion, 1992.
- (1970b). Dérivation des entités psychanalytiques. In *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1997.
- (1987) *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF.
- (2003). Le genre, le sexe et le sexual, in *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, PUF, 2007.
- Laplanche, J. & Pontalis, J.-B. (1967a). Vocabulaire de la psychanalyse. Paris: Presses Universitaires de France.
- Pontalis, J.-B. (1990). *La force d'attraction*: Paris: Le Seuil, Librairie du XXe Siècle.
- Scarfone, D. (2000). Sexuel et actuel. In D. Widlöcher et coll., *Sexualité infantile et attachement*, Paris, PUF.
- (2013). A brief introduction to the work of Jean Laplanche. *Int. J. Psycho-anal.*, 94:545-566.